

FORCALQUIER

P4

LA POSTE
DISPENSE DE TIMBRAGE



**RADIO ZINZINE
INFO**

L'IRE DES CHÉNAIES

N°773 - 12 juin 2019

Grève des postier·e·s du 92:
plus de 14 mois de résistance à
ce jour et forte détermination à
gagner la bataille!

Les postier·e·s des Hauts-de-Seine mènent une grève ininterrompue depuis plus de 14 mois: 150 facteurs et factrices du 92 sont ainsi en grève depuis le 26 mars 2018.

Leur grève est initialement une riposte au licenciement de leur collègue syndicaliste, Gaël Quirante. Secrétaire départemental de Sud Poste 92 -syndicat majoritaire dans le département- et militant combatif ayant déjà été en butte à de nombreuses sanctions

exercées à son encontre par la direction de La Poste (dix tentatives de licenciement et près d'un an de mises à pied cumulées), Gaël Quirante a été licencié le 25 mars 2018, sur autorisation de la ministre du Travail décidée le 20 mars 2018.

Et il·elle·s sont encore à ce jour déterminé·e·s à poursuivre leur lutte jusqu'à la satisfaction de leurs revendications et en particulier jusqu'à l'obtention d'un report de la réorganisation programmée des bureaux de poste entraînant notamment la suppression d'emplois.

Audacieuse, l'action lancée par les postier·e·s du 92 dès le lendemain du licenciement de leur collègue s'est révélée courageuse et exemplaire de toutes les valeurs de la solidarité ouvrière.

Déployant une activité phénoménale avec un enthousiasme formidable, les postier·e·s du 92 ont ainsi réussi à tenir une grève de plus de 436 jours, menant parallèlement une lutte acharnée sur le terrain (manifestations, campagnes de mobilisation, rassemblements, interpellations de ministres, occupations de sièges de La Poste et de la cour du ministère du Travail, etc.), et ce face aux nombreuses mesures de répression exercées par la direction de La Poste (cessation de paiement des salaires et indemnités aux grévistes, recours aux forces de l'ordre et aux actions judiciaires, convocations de militant·e·s au commissariat, mais aussi au tribunal conduisant notamment à la mise en examen de trois syndicalistes en avril dernier).

Dès le début de leur grève, il·elle·s savaient qu'il·elle·s allaient devoir lutter sur le long terme, comme l'exige tout combat pour l'avenir. Et ces plus de 57 semaines de grève et d'actions de terrain menées par la base sur décisions prises en assemblées générales sont autant de leçons données aux syndicalistes et en particulier aux directions syndicales, montrant notamment comment une lutte peut être menée de façon authentiquement démocratique, comment une lutte peut être à la fois audacieuse et courageuse, comment une lutte est capable de s'inscrire dans la voie de la victoire pour la construction de futurs acquis.

Leur mobilisation a très vite donné naissance à un comité de soutien. Le comité de soutien aux postier·e·s du 92, créé dès juillet 2018, s'applique à recueillir appui matériel et moral à leur lutte. Ce comité participe à toutes les formes d'actions auxquelles appellent les grévistes (tractages, collages, rassemblements, occupations de locaux et d'institutions, etc.) et mène une collecte de fonds au profit de leur caisse de grève lors de manifs et de meetings et en organisant une fête chaque semaine.

Mais si il·elle·s ont été effectivement beaucoup aidé·e·s dans leur lutte par ce comité, si il·elle·s ont eu le soutien de nombreux et nombreuses militant·e·s de diverses organisations, il·elle·s n'ont malheureusement pas eu l'appui dont il·elle·s auraient eu fondamentalement besoin: celui de l'ensemble des organisations du mouvement ouvrier et en particulier celui de l'ensemble des centrales syndicales. La plupart des directions syndicales se sont en effet contentées d'observer et d'attendre une issue au conflit, adoptant même une position honteuse en s'abstenant lors d'appels à des grèves de solidarité. De ce fait, les bureaucraties syndicales ont prouvé leur alignement pour un camp qui n'est pas celui de la lutte pour la défense des droits et acquis de tous les travailleurs et travailleuses.

La lutte menée par les postier·e·s du 92 est à l'image d'un militantisme syndical partisan de la ligne lutte des classes, combatif, démocratique, défendant les intérêts réels de la classe ouvrière, en opposition à un syndicalisme bureau-

cratique et/ou collaboratif qui ne fait que mener les luttes des travailleurs et travailleuses de défaite en défaite.

À travers une accumulation de formes spécifiques d'actions de lutte, les postier·e·s du 92 ont fait montre d'une constance quasiment sans égale. Face à l'intransigeance agressive de la direction de La Poste (à ses tactiques d'usure, à ses manœuvres dilatoires, à ses campagnes d'information fallacieuse, etc.) et face à l'absence de développement d'une solidarité à la hauteur de leurs besoins, le combat de longue haleine mené par les postier·e·s du 92 est des plus révélateurs des réserves potentielles des exploité·e·s et des opprimé·e·s en matière d'énergie militante.

La direction de La Poste a subi des défaites juridiques, avec notamment le maintien de Gaël Quirante dans ses mandats syndicaux et sa possibilité de continuer à intervenir sur les centres postaux. Et, aujourd'hui, du fait de la ténacité des postier·e·s du 92, la balle est dans le camp de la direction de la Poste, et elle est contrainte de céder: elle ne peut plus faire autrement que de proposer une solution de fin de conflit satisfaisante et garantissant les droits et la dignité des grévistes.

Il s'agit certes d'une mobilisation à un niveau départemental et dans un secteur peu stratégique. Mais la résistance des postier·e·s du 92 n'en demeure pas moins porteuse d'un message d'espoir, montrant que la combativité peut exister.

Inutile de rappeler l'importance de la solidarité de classe et le rôle déterminant du soutien financier dans les batailles syndicales.

Afin que les grévistes n'aient pas à supporter les effets des pressions financières de la direction durant les négociations, il faut continuer à les soutenir en donnant à leur caisse de grève

Vous pouvez donner:

· Par virement: sur le compte SUD POSTE HAUTS-DE-SEINE: IBAN FR76 4255 9100 0008 0033 2571 214

· En ligne sur <https://www.lepotcommun.fr/pot/kg-mfk166>

· Par chèque: à l'ordre de SUD Poste 92 avec mention «solidarité grévistes au dos», à envoyer à SUD Poste 92, 51, rue Jean Bonal, 92250 LA GARENNE-COLOMBES

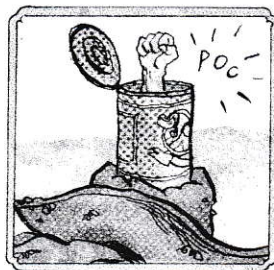
Et vous pouvez suivre les actus de la grève sur:

<https://www.facebook.com/sudposte.hautsdesemaine/>

<https://www.facebook.com/soutienauxpostiersdu92/>

<https://www.youtube.com/channel/>

UCpX22190VnMBjUmtf3scgcA



**fréquences FM: Forcalquier/Pertuis 100.7
Apt 92.7 - Manosque 105 - Digne 95.6 - Sisteron 103 -
Briançon 101.4 - Embrun 100.9 - Gap 106.3 - Aix en
Provence 88.1 - Marseille et alentours, sur poste DAB+
Zinzine - site oueb: <www.radiozinzine.org>**

Jean-Pierre Dupuy, confusionniste nucléaire

Lettre ouverte au mensuel *La Décroissance*

Quelle surprise de lire dans *La Décroissance* n°159 de mai 2019 une interview tout ce qu'il y a de plus complaisante et servile de la Pourriture Nucléariste et du Technocrate Pseudo-Critique Jean-Pierre Dupuy!

Ce personnage pour le moins ambigu –en tout cas qui se veut un conseiller des dirigeants et qui travaille clairement pour «l'acceptabilité sociale» de toutes les innovations technologiques – l'a certainement mauvaise de s'être fait doublé par Pablo Servigne¹ & Co et sa *start-up* de l'*Happy Collapse* sur les questions de risque technologique auprès des instances gouvernementales et patronales. C'est manifestement cet aspect qui lui vaut de paraître en toute innocence dans votre journal.

Mais ce polytechnicien, avec son dernier ouvrage *La Guerre qui ne peut pas avoir lieu, essai de métaphysique nucléaire* (éd. Desclée de Brouwer, 2019) est toujours aussi à côté de la plaque et hors de la réalité.

Car le problème des armes nucléaires n'est pas seulement leur usage en cas de conflit, mais avant tout leur simple existence en temps dit «de paix». C'est-à-dire leur production par l'industrie nucléaire. Car la «guerre nucléaire» a déjà eu lieu, et elle continue. Hier, ce sont les essais atmosphériques de la «guerre froide» et aujourd'hui souterrains de la rivalité entre «puissances» qui veulent jouer les gros bras sur la «scène internationale» par manque d'autres moyens.

Les «retombées» de cette guerre qui ne dit pas son nom sont autour de nous du fait de la dissémination des éléments radioactifs qu'implique de toute façon le fonctionnement normal de l'industrie nucléaire «civile», dont les sous-produits (notamment l'uranium enrichi et le plutonium) sont nécessaires à la production des armes nucléaires. Sans parler de l'uranium dit «appauvri» qui est maintenant utilisé pour les munitions des armes dites «conventionnelles».

L'inévitable dissémination des radioéléments qu'impliquent les activités nucléaires –civiles comme militaires– entraîne une régression des conditions biologiques propres à l'épanouissement de la vie sur Terre et particulièrement de celle des mammifères que nous sommes. Ce n'est donc pas à la bougie, au Moyen Âge ni même à l'âge des cavernes que nous ramène le nucléaire, mais bien plus loin en arrière dans l'histoire et l'évolution du vivant: du temps où la Terre n'était peuplée que de bactéries...

Même un militaire américain a été capable de comprendre cela:

«En 1982, lors d'une audition devant un comité du Congrès américain, l'amiral Hyman Rickover, artisan dans les années 1950 du prototype du réacteur Mark I –qui sera largement diffusé à travers le monde, notamment au Japon–, ingénieur en chef du *Nautilus* (le premier sous-marin américain à propulsion nucléaire) et de la première centrale nucléaire américaine de Shippingport (Pennsylvanie), promoteur acharné de la prolifération de l'énergie nucléaire «civile», icône du complexe militaro-industriel américain, dira, en réponse à une question sur le bien-fondé du développement du nucléaire:

«Il y a deux milliards d'années, la vie n'existait pas sur la Terre à cause des radiations. Avec la puissance nucléaire,

nous créons quelque chose que la nature a essayé de détruire pour rendre la vie possible... Chaque fois que vous générez de la radioactivité, vous produisez quelque chose qui continue d'agir, dans certains cas pendant des millions d'années. Je crois que l'espèce humaine va provoquer son propre naufrage, et il est essentiel que nous ayons le contrôle de cette force horrible et que nous essayions de l'éliminer... Je ne crois pas que la puissance nucléaire vaille la peine si elle génère du rayonnement. Alors vous allez me demander pourquoi j'ai développé des navires à propulsion nucléaire. C'est un mal nécessaire. S'il ne tenait qu'à moi, je les coulerais tous... Ai-je répondu à votre question?»)»²

Or, de ces petites choses trivialement concrètes et bassement matérielles, Jean-Pierre Dupuy ne souffle pas un mot; ça ne l'intéresse pas. Comme les collapsologues Pablo Servigne & Co, il préfère parler de menaces imaginaires qui concernent le futur plutôt que de parler de la catastrophe que l'on a déjà, *ici et maintenant*, sous les yeux.

Étrange paradoxe: Dupuy nous demande de «ne pas oublier la Bombe» –titre de votre interview–, alors que lui, en bon Technocrate sorti de Polytechnique, a oublié jusqu'à l'existence même de l'industrie nucléaire, œuvre de ses petits copains d'école. Demandez à ce monsieur où et quand il en a parlé de manière critique? Réponse: jamais, nulle part.

Car il n'est pas «antinucléaire», lui! Il prétend avoir fait avec Ivan Illich la «critique radicale de la société industrielle», mais il a tout simplement oublié d'analyser la racine même du système industriel: la production de l'énergie qui fait tourner les machines et met en mouvement les hommes et les marchandises. Étonnant, non!

Et non content de se pavaner dans vos colonnes en toute impunité, ce professeur de la prestigieuse université de Stanford (au cœur de la Silicon Valley) donne en plus des leçons:

«Il me semble que vous, décroissantistes, ne marquez pas assez les différences qui devraient exister entre la critique de la technique et la technophobie, le refus de la globalisation marchande et le repli dans la tribu ou sur les ronds-points, l'attachement aux cultures locales et l'ignorance assumée des langues étrangères.»

Dupuy va certainement nous apprendre la différence entre la critique de l'industrie nucléaire et la «radiophobie» [concept utilisé notamment par Bernard Kouchner lors de l'accident de Tchernobyl pour disqualifier les inquiétudes liées à la dissémination de la radioactivité NdA]? Et belle inversion de la réalité de la part de ce membre de la *Jet Set* (Paris, Brasilia, San Francisco – «À mort l'avion!», titrez-vous en une?!), le «repli sur les ronds-points» a été au contraire une sortie de l'isolement et une ouverture pour nombre de gens des classes populaires, méprisées par les élites mondialisées dont fait partie Dupuy et confinées dans la misère marchande par les conséquences de cette même mondialisation, de la modernisation à marche forcée. Dupuy peut bien parler plusieurs langues étrangères, si c'est pour calomnier et insulter les gens, falsifier et occulter les réalités les plus élémentaires, il peut se taire.

Ou au moins, on devrait ne pas lui donner la parole en continuant à le faire passer pour un «critique radical de la société industrielle». Comme le disent Cédric Biagini et Patrick Marcolini des éditions L'Échappée en page 9 de votre journal: «Les principaux propagandistes du cours du monde se pensent comme des... grands subversifs, et réussissent même à le faire croire, gagnant ainsi sur tous les tableaux!» Dommage que vous ne nous soyez pas souvenus

de cela en page 12, pour l'interview de Dupuy...

Vous trouverez ci-joint l'article «Un catastrophiste bien mal éclairé» [paru dans l'IdC, et disponible sur demande à **Radio Zinzine**; NdIR] que j'avais écrit en novembre 2011 (quelques mois après Fukushima) pour dénoncer les ambiguïtés et les compromissions de ce personnage pour le moins suspect.

Bonne lecture et à vous lire dans bientôt.

Bertrand Louart, le 9 mai 2019.

Réalisateur de l'émission **Racine de Moins Un** sur **Radio Zinzine**

1. Pablo Servigne est ingénieur agronome de l'Institut supérieur industriel agronomique de Gembloux (Belgique) et docteur en sciences, de l'université libre de Bruxelles.

En 2008, il quitte le monde universitaire pour se consacrer au mouvement de la transition écologique et s'intéresse à l'agriculture urbaine, la permaculture et l'agro écologie. Pablo Servigne est le créateur, avec Raphaël Stevens, du concept de «collapsologie».

Auteur entre autres de «Une autre fin du monde est possible», en collaboration avec Gauthier Chapelle et Raphaël Stevens, Paris, éditions du Seuil, «Anthropocène» 2018, 336 p. [ndlr, extrait de wikipédia]

2. Nadine et Thierry Ribault, *Les sanctuaires de l'abîme, chronique du désastre de Fukushima*, éd. de l'Encyclopédie des Nuisances, 2012, p. 65.

Du radicalisme médiatique considéré comme un repas de famille

On s'est récemment agacé, dans les milieux d'extrême gauche, d'entendre critiquer les Branco, Lordon, Ruffin et autres radicaux-médiatiques, en imputant à ces critiques un élitisme supposé qui serait responsable du fait que nos idées –les idées communistes et anarchistes, en gros– ne «passent» pas dans la population et ne sont discutées que dans des cercles restreints. Mais il faut le dire clairement: si ces gens-là occupent le haut de l'affiche médiatique, c'est précisément parce qu'ils ne sont pas révolutionnaires. Ce n'est pas que, bien que pas très radicaux, ils sont tout de même accessibles, et aident «les gens» à réfléchir, ce qui devrait amener «les gens» vers des idées plus radicales: dès qu'ils sont présents, la question révolutionnaire est écartée d'emblée, le pas-très-radical est la condition de l'accès au débat public.

Il n'y a là nul complot, nul frein mis à la diffusion des idées révolutionnaires. Outre que la possibilité concrète de la révolution ne sera évidemment jamais discutée à la télévision, les radicaux-médiatiques sont aussi la manifestation

du fait que des masses de gens ne veulent pas de la révolution, ou sont même incapables de la penser, non par manque d'imagination, par bêtise ou par lâcheté, mais parce que la lutte des classes telle qu'elle existe n'est d'abord, dans ses manifestations les plus courantes, que la défense des divers intérêts de classe tels qu'ils existent dans le capital. C'est-à-dire que la lutte des classes, dans la période où nous sommes, s'exprime toujours d'abord dans la langue

Radio Zinzine, quoi de neuf sur nos ondes...

de ce qu'on va appeler le réformisme, pour faire simple. On peut «adapter» les discours tant qu'on veut, on ne met pas dans la tête des gens des idées dont ils ne veulent pas. Nous n'avons aucun devoir à «conserver l'unité» d'un mouvement révolutionnaire qui n'existe pas. Si les intellectuels radicaux-médiatiques sont écoutés, c'est qu'ils traduisent la critique de cette société dans le langage même de cette société, c'est pour cela qu'ils peuvent être entendus. La révolution quant à elle n'est pas une idée, une opinion à laquelle il faudrait rallier le plus grand nombre, mais un dépassement, une rupture. Et à cette rupture, personne n'est prêt: on renoncera plutôt aux énergies fossiles qu'à la division de la société en classes (et plus probablement à aucun des deux).

Les intellectuels et politiques radicaux-médiatiques manifestent la limite de toutes les luttes et de toute critique, la limite est leur environnement naturel, c'est là qu'ils habitent et prospèrent en bons petits parasites des luttes qui ne sont qu'un-début-continuons-le-combat, ou qu'un débat-continuons-le-début, comme ils aiment à fredonner plaisamment. D'ailleurs ils adorent les luttes, ils ne seraient rien sans elles. Une usine qui ferme, bingo, c'est Ruffin qui fait un film. Pourvu que ça dure. Ils excellent à se savoir du bon côté et à donner à tout le monde cette satisfaction d'être du bon côté, celui des pauvres et des opprimés. Et en prime, il y a l'allant de la révolte, le pied de nez aux institutions, et le plaisir du pavé lancé dans le potage du grand repas de famille qu'est l'opinion publique. On s'engueule, mais au bout du compte on est toujours d'accord sur l'essentiel: l'Etat, la démocratie, le travail et le salaire qui est son juste prix, les riches-mais-pas-trop, la propriété évidemment, la famille sous une forme ou une autre. Café, pousse-café, bisous, à dimanche prochain.

Pour nous, les luttes ne sont pas un environnement douillet, une toile de fond destinée à mettre nos idées en valeur, elles sont le problème. Et si nous n'y sommes jamais complètement chez nous, même quand nous y participons, c'est que dans cette société il n'y a pas de place pour le communisme. Les questions que nous posons aux luttes telles qu'elles sont, nous les posons du point de vue du dépassement et de la rupture, du point de vue de ce qui craque, du point de vue des tensions et des déchirements, et ça n'est jamais confortable. Mais nous les posons aussi du point de vue de la situation telle qu'elle est, et des rapports tels qu'ils sont, c'est-à-dire d'une situation et de rapports de merde. Parce qu'en toute lutte nous savons avoir affaire à la société capitaliste. Pour le dire pompeusement, l'ennemi est en nous, il nous reproduit autant que nous le reproduisons. La critique que nous pratiquons ne construit pas des fronts unis, mais dévoile l'éclatement en une multiplicité de fronts et de conflits tels qu'ils apparaissent dans les sociétés de classes, précisément parce qu'elles sont des sociétés de classes, qui divisent les individus pour les réassembler selon leurs propres critères. Nous n'avons rien à valoriser qui soit déjà présent et tout à perdre de ce que nous possédons. Nous n'emballons pas nos productions théoriques dans le joli papier argenté des justes colères et des lendemains qui chantent pour aller les porter au marché des idées émancipatrices. Si nos idées ne sont pas à vendre, ce n'est ni par élitisme ni par fierté, mais parce que simplement, il n'y a ni marché ni acheteurs pour elles.

Mais son caractère public et accessible au plus grand nombre n'est pas le critère de jugement absolu et définitif pour ce qui est d'une production théorique: postulons avec un peu d'optimisme que son adéquation à la situation, et la

Radio Zinzine Info

F - 04300 Limans

Tél. : +04 92 73 10 56

Fax : +04 92 73 16 15

e-mail: info@radiozinzine.org

site: www.radiozinzine.org

Publication hebdomadaire

Com. Pariatre N°0224G87780

ISSN: 1248-2951

Directeur de Publication:

Jean Duflo

Édité et imprimé par

Association Radio Zinzine

Déclaration au Parquet: 9 mai 1994

Abonnement:

20 € pour 6 mois

38 € pour 1 an

abonnement de soutien 50€

Chèque à l'ordre de Radio Zinzine

capacité de la saisir au plus près, dans toutes ses contradictions, sont les critères qui importent avant tout. Postulons aussi que ceux qui voudraient véritablement en faire usage, autrement que pour vendre des livres ou aller sur les plateaux téléés, sauront en trouver la véritable utilité. Et n'oublions pas que les théories meurent avec les révolutions, comme tout le reste.

<https://carbureblog.com/>

Le tourisme voilà l'ennemi!

Le 26 mai dernier, la section du musée du Louvre de SUD Culture distribuait un tract au titre évocateur: «le Louvre suffoque.» On y apprend que le musée parisien a accueilli plus de 10 millions de personnes en 2018, soit un nouveau record... qui devrait être battu dès cette année.

C'est un fait: le tourisme se développe de manière frénétique: près d'un milliard et demi d'humains ont franchi une frontière cette année pour aller se prendre en photo devant des monuments, des tableaux et des sites remarquables. Et ce n'est qu'un début, car comme s'en félicite Zurab Pololikashvili, secrétaire général de l'Organisation mondiale du tourisme (OMT): «*La croissance du tourisme, ces dernières années, confirme que le secteur est aujourd'hui l'un des moteurs les plus puissants de la croissance et du développement économique.*»

Alors tant pis pour la planète, car ces «*touristes internationaux*» se déplacent essentiellement en avion. Tant pis pour les droits sociaux, car le développement du tourisme se fait grâce à la déréglementation du droit du travail. Tant pis aussi pour les sites eux-mêmes, qui ne ressemblent plus à rien. Tant pis pour les habitant·e·s les moins riches des villes touristiques, qui sont chassé·e·s pour faire place à des locations en «airbnb». Tant pis encore pour la culture, dont les manifestations les plus remarquables sont transformées en attraction du grand Disneyland mondial.

La sacro-sainte classe moyenne a le droit d'aller montrer sa réussite ailleurs. Encensée par les politiciens, les directeurs des ventes, les philosophes de marché et autres journalistes de garde, elle est le moteur de l'économie mondiale et la meilleure garantie de stabilité politique. Le tourisme, surtout dans sa version internationale, est devenu pour elle un droit individuel inaliénable. Si à 30 ans t'es pas allé faire un selfie devant l'acropole ou le temple d'Angkor, t'as raté ta vie.

Et si encore le tourisme permettait le rapprochement entre les humain·e·s, s'il contribuait à la compréhension mutuelle, s'il permettait le dialogue... Mais non, le touriste international a besoin de 50 mots d'anglais, d'un smartphone avec perche et d'un compte en banque approvisionné. Avec ça, il ou elle pourra se mettre en scène sur Twitter et assommer ses ami·e·s au retour.

Le tourisme est un péril mortel pour la planète et l'espèce humaine. Si vous voulez faire un geste pour la planète, restez chez vous cet été! Si vous avez envie de partage, de rencontres ou d'ailleurs, accueillez des migrant·e·s! Les plus beaux voyages sont immobiles.

Victor K

Article paru dans *Résister!* #62, le 3 juin 2019.

Radio Zinzine, quoi de neuf sur nos ondes... A vos postes!